

EN PHRASES AVEC CELINE



**VALEURS ACTUELLES - HORS-SERIE N°
19**

LA FRANCE D'AUDIARD

LE CLAN DES INCORRECTS



CELINE, LE PROSCRIT DE MEUDON

Vénéré par Audiard - qui l'a rencontré, connaissait nombre de passages de ses livres par cœur et même envisagé de l'adapter à l'écran -, celui qui fut l'un de nos plus grands écrivains demeure objet de scandale et de polémique. Tout pour plaire au dialoguiste !

Par Georges Langlois

1er juillet 1961. Dans son pavillon du *25 ter*, route des Gardes à Meudon, Louis-Ferdinand Destouches, *alias* Céline, achève son voyage terrestre, dix ans après son retour d'exil au Danemark et l'amnistie dont il a bénéficié. Il vient juste de mettre le point final à son dernier livre, *Rigodon*, ultime volet de la *Trilogie allemande*. Un an plus tard se réalisera ce qu'il aurait tant voulu voir de son vivant : la parution du *Voyage au bout de la nuit* et de *Mort à crédit* dans ce panthéon littéraire qu'est la collection de la Pléiade. Tardif, mais ô combien insuffisant témoignage de reconnaissance pour ce qu'il a apporté à la littérature française...

Apprenant la nouvelle, Audiard, bouleversé, ne peut s'empêcher de pleurer. " *Sans Céline, point d'Audiard* ", comme l'écrit son fils Bruno Meynis de Paulin, dit Bruno M., dans son livre *Audiard donne la réplique* (Nouveau Monde Editions, 2017). C'est même peu de le dire, tant l'onde de choc de la découverte, avant guerre, du *Voyage au bout de la nuit* (1932), lu d'une traite deux fois d'affilée, et sans cesse relu par la suite, ne va, jusqu'au bout, jamais cesser de le hanter. " *Tout d'un coup, ce langage, cette masse, ce coup de poing...*, a-t-il raconté. *Les gens de ma génération, on l'a pris sur la tête, ça a quand même fait mal.* "

Pas un jour, depuis, où les ouvrages du sulfureux écrivain ne l'aient accompagné dans tous ses déplacements, y compris, au calme dans un coin, sur les lieux de tournage. Une quasi-obsession qui le poussera même, après avoir personnellement rencontré l'auteur chez lui en 1951, à faire plusieurs fois, après sa mort, le " pèlerinage de Meudon " et à ouvrir à Paris, en 1971, une librairie exclusivement consacrée à celui-ci...

" C'est moi qui ai redonné l'émotion au langage écrit "

Avec ce mélange d'orgueil prophétique et de bouffonnerie qui font sa marque, Céline avait lui-même proclamé dès 1932, à la remise du manuscrit du *Voyage au bout de la nuit*, la nouveauté révolutionnaire de son œuvre : " Une symphonie littéraire émotive. (...) Du pain pour un siècle entier de littérature (...) et le Goncourt dans un fauteuil pour l'heureux éditeur qui saura retenir cette œuvre sans pareille, ce moment capital de la nature humaine. "

En 1955, dans son désopilant *Entretiens avec le Professeur Y*, où il livre les secrets de fabrication de son œuvre, le même réaffirme l'importance de la révolution dont il a été le déclencheur : " *L'émotion dans le langage écrit !... Le langage écrit était à sec, c'est moi qu'ai redonné l'émotion au langage écrit ! (...)* *C'est pas qu'un petit turbin je vous jure ! (...)* *C'est infime, mais c'est quelque chose !* "

Le " Voyage ", livre de poche le plus volé dans les librairies !

Depuis la disparition de l'écrivain, sa stature et son audience n'ont cessé de croître, au point qu'il est aujourd'hui l'auteur français auquel ont été consacrés le plus grand nombre de travaux, en France et à l'étranger, tandis que ses romans figurent parmi les plus vendus, dans la Pléiade comme en poche.

Anecdote : *Voyage* est même le livre de poche le plus... volé dans les librairies !

Pour autant, l'homme continue à susciter " *haines et passion* ", titre du livre de l'un de ses biographes, Philippe Alméras (Pierre-Guillaume de Roux, 2011). Pour preuve, son éviction en 2018 des " commémorations nationales ", de la part de la ministre de la Culture d'alors, Françoise Nyssen. Suivie, la même année, par l'incroyable levée de boucliers des élites bien-pensantes contre la réédition de ses pamphlets. C'est un fait : l'imprécateur le plus forcené de la littérature française ne sera jamais l'objet d'un consensus fade. Cela tombe bien : il aurait détesté ça ! Près de soixante ans après sa disparition, ce mort encombrant, perpétuel sujet de scandale et d'empoignades, est en réalité bien plus vivant que nombre de momies contemporaines...

D'outre-tombe, c'est lui qui nous fait, encore, nous poser la question : comment concilier génie littéraire et morale ? Comment peut-on à la fois être

l'auteur d'une œuvre puissamment originale, humainement bouleversante, et la bouche d'ombre sacrilège qui proféra invectives et élucubrations racistes et antisémites ? Longtemps une thèse a prévalu, celle des "deux Céline" : le Céline d'avant *Bagatelles pour un massacre* et celui d'après. Comme si une soudaine conversion avait, en 1937, métamorphosé l'écrivain sensible à la détresse des humbles en un antisémite enragé et paranoïaque, dénonçant la "persécution" infligée aux goyim par les futurs persécutés.

Postulant la folie ou l'irresponsabilité d'un homme en proie à l'ébriété verbale (sans même évoquer l'accusation - gratuite - de vénalité lancée par Sartre), cette thèse avait l'avantage de concilier occultation et morale sociale. Elle permettait aussi d'exonérer les admirateurs du "premier Céline" - à commencer par Sartre lui-même, qui avait inscrit en exergue de *La Nausée* (1938) une citation tirée de *L'Eglise* (1933) - du soupçon de complicité ou d'aveuglement.

Pratique, mais faux : Céline n'a pas attendu 1937 pour verser dans le racisme. De même que l'on ne saurait voir dans son "délire" une sorte d'accès de folie lié à des raisons contingentes. La vérité oblige à le dire : l'imprécateur solitaire s'était en réalité imprégné très tôt de la vulgate antisémite de la Belle Époque, des textes de Toussenel "et autres socialisants qui dénoncent la puissance de l'or juif", avant qu'Edouard Drumont ne fasse basculer l'antisémitisme de la gauche vers la droite.

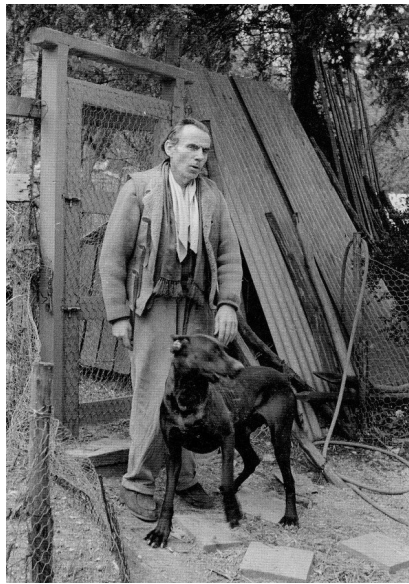
" L'interdit, secret tragique de la bête humaine "

Nulle originalité donc - hormis celle du style et de la mise en scène - dans *Bagatelles* et *Les Beaux Draps*, mais l'écho amplifié d'un antisémitisme largement partagé, à gauche comme à droite, que Céline laïcise dans le fond et la forme. A rebours du vieil idéalisme grec où le Beau se confond avec le Bien, il faut donc admettre qu'un grand créateur peut aussi être un "monstre" et que littérature et morale peuvent faire chambre à part. Un point de vue que partagent la majorité des céliniens interrogés par Joseph Vebret dans son livre *Céline, l'infréquentable ?* (Jean Picollec, 2011). Il est donc absurde de vouloir séparer le Céline romancier et le Céline pamphlétaire, l'auteur du *Voyage* et celui de *Bagatelles*, *L'École des cadavres* et *Les Beaux Draps*. Prétendre cataloguer, étiqueter, et donc neutraliser Céline participe d'un vain combat.

A cet égard, *D'un Céline l'autre*, de David Alliot (Robert Laffont, 2011), recueil de tous les témoignages sur l'écrivain, dont nombre d'inédits, en fait foi, dévoilant combien l'homme et son œuvre sont grevés de contradictions : un immense bric-à-brac de visions hétéroclites et terrifiantes, contenant tout et le contraire de tout.

On n'a pas voulu voir que ce réfractaire inclassable, ce poète enragé, rebelle à toute annexion, était d'abord un écrivain, mi-Diogène mi-roi Lear, visionnaire halluciné qui bouleversa, à l'égal de Joyce, la forme et l'idée même de littérature en exprimant, dans une voix jamais entendue jusqu'alors, ce que Maurice Bardèche a nommé "l'interdit, l'innommable, le secret tragique de la bête humaine" et ce "avec des mots proscrits".

De cela aussi, Audiard était convaincu, parsemant nombre de ses films de discrètes références au paria de Meudon, telle cette plaque de rue au nom de Céline dans *Elle boit pas, elle fume pas, elle drague pas, mais... elle cause*. A la fois pied de nez à la trop stricte bien-pensance et volonté de réhabilitation...

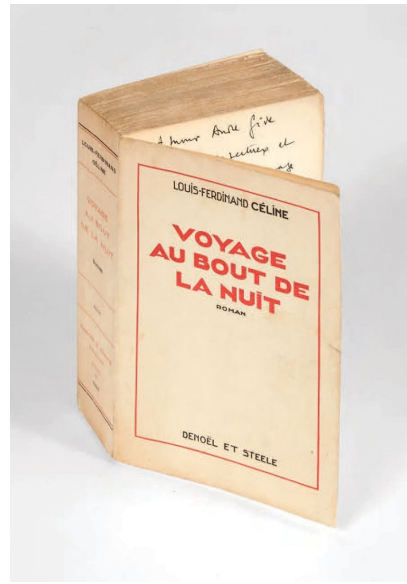


QUAND AUDIARD VOULAIT ADAPTER LE " VOYAGE "...

En 1960, Audiard fait acheter les droits de *Voyage au bout de la nuit* par son beau-frère producteur Jean-Paul Guilbert. Objectif : adapter l'œuvre au cinéma. Sollicité, Jean Gabin donne son accord pour y participer. Mais le projet traîne. Trois ans plus tard, il renaît de ses cendres, avec cette fois Jean-Paul Belmondo. L'acteur convainc même Audiard d'engager comme réalisateur... Jean-Luc Godard. Pourtant peu porté sur la Nouvelle Vague, le dialoguiste approuve : " *Tu as raison, pour Céline il faut un gars comme lui !* lui répond-il. *Ah, quand Bardamu va à New York, je vois ça d'ici. Il n'y a que Godard pour faire ça.* "

Après avoir sondé plusieurs metteurs en scène, dont Godard lui-même, il se montre encore plus convaincu : " *Il est le seul, dit-il, à avoir une parfaite connaissance de l'écrivain, de son souffle, de sa pensée.* "

Outre Belmondo, le casting prévoit Georges Géret (Robinson) et... Shirley McLaine (Molly, la prostituée américaine). Pourtant, là encore, le projet capote - pour des questions de financement. Il sera finalement abandonné. Avec le recul, Audiard confiera son soulagement : " *Dieu merci, on ne l'a pas fait. On se ridiculisait pour la postérité. (...) La littérature à ce niveau-là, on ne peut que saloper.* " **A.F.**



LA LIBRAIRIE CELINIENNE D'AUDIARD

Dix ans après la mort de l'écrivain, en 1971, la passion d'Audiard pour Céline le pousse à acheter avec ses propres deniers une librairie parisienne spécialisée dans le fantastique, *La Mandragore*, pour la transformer en lieu de vente entièrement consacré à l'auteur.

Située 30, rue des Grands-Augustins (5^e arrondissement), la boutique proposait notamment nombre de pièces rares (exemplaires numérotés, manuscrits, éditions originales...) lui ayant été confiées par Lucette Almanzor, la veuve de Céline.

" *Mais l'aventure tourne court par manque de clients et aussi, finalement, par manque d'intérêt* ", relate Philippe Lombard dans *Le Paris de Michel Audiard*.

Lui-même en conviendra après sa fermeture : " *J'avais acheté ça en croyant que ça m'amuserait parce qu'on croit toujours que c'est drôle de vendre des livres, mais c'est plus intéressant de les écrire. Il aurait fallu que je mette une blouse grise, que je tienne boutique, ce qui n'est pas ma vocation.* " **A.F.**

PELERINAGES SECRETS...



Après avoir rencontré Céline chez lui, Audiard, après sa mort, retournera discrètement à plusieurs reprises devant la maison de l'écrivain. Pour s'y recueillir.

Par Arnaud Folch

Après avoir passé le tunnel du Point-du-Jour, à Boulogne, Audiard, dans son livre *La nuit, le jour et toutes les autres nuits* (Denoël, 1978) se revoit " débouchant juste après le bras mort où pourrissent d'incroyables carcasses, dans le boyau carcéral du Bas-Meudon ". Là, il " gare l'auto sur le terre-plein de mâchefer... La route des Gardes est juste en face... abrupte, rocailleuse, quasi pyrénéenne... C'est tout là-haut que nichait le traître, l'impuni monstre dont on chercherait en vain la trace. Nul vestige. Rien qu'une bicoque sans passé, ni avenir, construite sur l'autre, la maudite, celle partie en fumée avec les manuscrits, les lettres, toute la paperasse et les pinces à linge. Une gentille apocalypse tout à fait conforme au répertoire ".

" Là, comme figé, Audiard, l'homme si plein de mots, n'en dit plus un seul "

S'approchant du portail d'entrée donnant sur le petit jardin, " *je ne sonne plus, la vue me suffit* ", poursuit-il. Il en sera ainsi à de multiples reprises : après la mort de Céline, Audiard viendra, comme ce jour-là, se recueillir une dizaine de fois devant ce qu'il surnomme le " *terrier* " de l'écrivain. S'il y a, un temps, fréquemment rencontré sa veuve Lucette, notamment dans le cadre de la création de sa " *librairie célinienne* ", nul ne connaît en revanche le nombre précis de ses entretiens avec Céline lui-même.

Une seule fois, sans doute. Deux, peut-être. Une certitude : c'est en 1951, peu après le retour d'exil de l'écrivain, qu'à lieu le premier, et donc probable unique tête-à-tête. Ici même, à Meudon. Celui qui débutait alors tout juste dans le cinéma rêvait depuis sa toute première lecture du *Voyage d'être* ainsi reçu par le proscrit. Il ne sera pas déçu.

Alors âgé de 57 ans, l'homme se montre en effet devant son jeune visiteur aussi emporté et haché que sa prose. " *Céline râlait tout le temps, et contre tout*, a raconté Audiard dans *Paris-Presse* en 1967. *Il parlait comme il écrivait, avec la même invention verbale. C'était prodigieux. Il attachait ses textes avec des épingles à linge. Mais il ne fallait surtout pas lui dire qu'on aimait ce qu'il écrivait, car il se mettait alors à râler de plus belle.* "

De cette rencontre - " *l'un des moments les plus forts de ma vie* ", dira-t-il - Audiard gardera toujours le souvenir. Et la nostalgie. D'où ses discrets " *pèlerinages* " sur place, auquel il convia un jour son fils (non reconnu) Bruno, qui l'a raconté avec émotion dans son livre *Audiard donne la réplique* : " *Là,*

comme figé, Audiard, l'homme si plein de mots, n'en dit plus un seul, écrit-il. Son recueillement admiratif ne fut brisé que par un murmure à peine audible : " Un jour, je hurlerai avec les loups... " Puis il se mit à me réciter l'arrivée à New York du Voyage. Là, comme ça, naturellement. Et sans déclamer. Je n'ai jamais retrouvé cela... "

Après quoi, poursuit-il, " il me conduisit sans parler jusqu'à Montmartre, devant l'immeuble du 4 de la rue Girardon, à l'angle de la rue Norvins. Là où Céline vécut pendant les années de guerre. Un appartement qui fut pillé à la Libération. Des manuscrits détruits, des écrits perdus à jamais. " Quel gâchis ", conclut Michel après un long regard. "

Un long silence, puis le départ, " seul, plongé dans une tristesse palpable et dans la nostalgie d'un auteur qu'il vénérât "...

ARLETTY, GAULOISE SANS FILTRE



Au panthéon d'Audiard, la célèbre actrice des " Enfants du paradis " a eu une vie placée sous le signe de l'insolence et de la liberté. Qualités qui lui ont coûté cher. Mais qui nous la rendent si chère.

Par Laurent Dandrieu

On aurait sans doute bien fait rigoler Arletty si, dans les années 1950 ou 1960, alors que sa carrière battait aussi sérieusement de l'aile que celle d'Audiard décollait, on lui avait dit que, de toutes ses contemporaines, elle resterait l'actrice la plus célèbre, élevée au rang de légende : " Légende, légende : est-ce que j'ai une gueule de légende ? ", aurait-elle pu rétorquer avec son célèbre accent parigot, son regard flamboyant et son sourire inimitable de gouaille insolente.

L'artiste a certes tenu la vedette dans *Les Enfants du paradis* (1945), le film le plus mythique du cinéma français, et peut s'enorgueillir d'avoir à son actif, dans *Hôtel du Nord* (1938), une réplique aussi culte qu' " *Atmosphère, atmosphère : est-ce que j'ai une gueule d'atmosphère ?* ". Pour autant ni un film ni une réplique ne suffisent à construire une légende. Or Arletty en est une...

Au-delà des aléas de sa carrière, si Arletty a si profondément marqué les mémoires, c'est qu'elle incarne l'esprit français comme aucune autre femme à l'ère moderne. Un esprit frondeur, enivré de bons mots, à la fois anarchiste et épris de beauté, amoureux de l'indépendance jusqu'à l'absurde et farouchement fidèle à ce qu'il a aimé, insolent par goût, au mépris de toute prudence et de tout calcul, raisonneur et passionné : telle est, pour le meilleur et pour le pire, l'incarnation qu'Arletty a donné de l'esprit national.

Pour incarner un peuple, rien ne vaut sans doute d'avoir traversé ses strates sociales : parvenue par la gloire au sommet de la société, Arletty, fille d'un père ajusteur et d'une mère blanchisseuse, venait du peuple. Elle est née Léonie Bathiat le 15 mai 1898 (le même jour qu'Audiard, né vingt-deux ans plus tard) à Courbevoie, à quelques centaines de mètres de Céline, baptisé dans la même église qu'elle et qui deviendra par la suite l'un de ses plus chers amis.



" CELINE, MON AMI "

Dans un long entretien à *Valeurs actuelles* (26 juin 1978), Arletty s'est notamment confiée sur ses relations avec Céline, " référence absolue " d'Audiard, qu'elle a rencontré pour la première fois en 1941.

A la question " *Vous étiez sa grande amie, l'avez-vous revu à son retour du Danemark ?* ", celle-ci répond : " *Je venais quand il m'appelaient. C'était un grand solitaire lui aussi. Fallait pas s'incruster.* "

De l'écrivain, dans l'intimité, elle explique être touchée par " *son mutisme, sa rigueur* " : " *C'était un être très pudique, fait pour se dévouer.* " Mais parfaitement conscient de l'opprobre dont il était l'objet : " *Céline, affirmait Arletty, avait assez de génie pour croire que tout ce qu'on lui avait fait le suivrait. Que toutes ces tortures morales ajouteraient à son personnage et à son lustre.* "

Autre sulfureux ami regretté par l'actrice, le comédien Robert Le Vigan, mort en exil après sa condamnation à la Libération : " *Je l'adorais, c'était un personnage irrésistible, dit-elle. Il est mort ; il a beaucoup souffert mais quand je pense à lui je ne peux que rire.* " **A.F.**

A la veille de la Première Guerre mondiale, elle baptise son premier amour " Ciel " en raison de ses yeux bleus. Drame : il tombe au front dès 1914, parmi les premiers. Deux ans plus tard, c'est son père qui meurt, écrasé par un tramway. Il lui faut travailler. Elle est secrétaire, mannequin chez Poiret et d'autres couturiers.

Rencontres avec Pierre Laval, danse avec Stavisky, déjeuner avec Trotski...

Un jour de 1919, un homme l'accoste sur les boulevards : " *Paul Guillaume, amateur d'art* ", se présente-t-il. Le célèbre collectionneur a remarqué son élégante silhouette et veut lui donner quelques introductions auprès de directeurs de théâtre. Passant peu après devant les Capucines, elle se souvient avoir conservé dans son sac une lettre de recommandation : elle entre, on lui fait chanter un refrain, on l'embauche. Comme nom de scène, elle propose, pour rire, " Victoire de la Mame ". Son mentor a un trait de génie : ce sera Arletty.

Elle multiplie alors les rôles avec un succès croissant, notamment dans des revues signées Rip, Yvain ou Guitry. Pour avoir la grâce de la capter sur pellicule, le cinéma devra attendre d'être parlant : Arletty sans sa voix, c'est comme Paris

sans la Seine - inconcevable. Elle ne débute donc sur grand écran qu'en 1930, enchaînant les rôles, le plus souvent alimentaires : " *Le théâtre : mon luxe. Le cinéma : mon argent de poche* ", dira-t-elle.

Quand, en 1938, Marcel Carné, " *le Karajan du septième art* " selon elle, lui propose d'incarner Mme Raymonde, la prostituée au verbe haut d'*Hôtel du Nord*, ce n'est encore une fois qu'un second rôle. Mais son duo avec Louis Jouvet et la réplique atmosphérique d'Henri Jeanson emportent tout. Principale vedette du film, Annabella est éclipsée. Dès lors, Arletty accède à la tête d'affiche : dans *Fric-Frac*, elle donne la réplique à Michel Simon et à Fernandel, dans *Le Jour se lève* (à nouveau Carné et Prévert, qui parodie Jeanson, faisant dire à Arletty : " *Est-ce que j'ai une gueule à faire l'amour avec des souvenirs ?* "), elle forme un couple mythique avec Jean Gabin.



" *En l'espace de deux ans, Arletty est devenue l'actrice la mieux payée du cinéma français* ", écrit David Alliot dans sa biographie *Arletty, " Si mon coeur est français "* (Tallandier, 2016).

Durant cette période d'entre-deux-guerres, l'un de ses amants l'introduit dans la haute société : elle devient une proche de Josée de Chambrun, la fille de Pierre Laval, qu'elle surnomme " Bognaparte ", danse avec Stavisky, déjeune avec Trotski, rencontre la duchesse Antoinette d'Harcourt, qui devient son amie plus qu'intime...

L'Occupation sera son chant du cygne. Elle tourne peu mais bien : *Madame Sans-Gêne* (1941), *Les Visiteurs du soir* (1942) et surtout ces *Enfants du paradis* (1945) où elle prête sa beauté mélancolique à l'inoubliable Garance. Elle refuse tous les scénarios proposés par la firme allemande Continental (dont *L'assassin habite au 21*), a le flair de répondre " non " aux invitations officielles à se rendre outre-Rhin - c'est Danielle Darrieux, la vedette de la Continental, qui sera du voyage à Berlin. Elle commet en revanche l'erreur de tomber folle amoureuse d'un officier allemand, et surtout de ne pas s'en cacher. Continuant sur sa lancée d'avant-guerre sa brillante vie mondaine, elle se rend avec lui à l'ambassade d'Allemagne, où elle rencontre Goering ; à l'exposition d'Arno Breker, où elle côtoie le gratin collaborationniste.

" Un goût inné de Gavroche séditeuse "

Sentant les regards mauvais suscités par son attitude, elle en rajoute. A un indiscret qui lui demande si elle est gaulliste, elle répond : " *Non, Gauloise !* " Un " *goût inné de gavroche séditeuse pour le défi et les provocations* ", comme la décrit Patrick Buisson dans *1940-1945, années érotiques* (Albin Michel, 2008). Seule démarche officielle effectuée auprès des autorités d'occupation : avec Guitry, elle parvient à faire libérer Tristan Bernard de Drancy. Sans savoir qu'elle-même va s'y retrouver deux ans plus tard...

Août 1944 : le nom d'Arletty figure en effet sur la liste des condamnés à mort diffusés par la BBC. Elle refuse pourtant de fuir en Allemagne, même de quitter la capitale. Les fenêtres de son appartement sont mitraillées, elle doit se cacher. Mais la clandestinité n'est pas pour cette flamboyante : elle prend une suite au *Lancaster* sous son nom de scène. La police ne tarde pas à l'y arrêter. En montant dans le panier à salade, elle ne peut s'empêcher de recycler sa réplique d'*Hôtel du Nord* : " *Pour une belle prise, c'est une belle prise !* " " *Tirez, que je ne voie plus vos sales gueules. Vous êtes trop moches !* ", lance-t-elle ensuite aux FFI montant la garde devant sa cellule. A-t-elle prononcé, lorsqu'on l'accusait d'avoir aimé un occupant, la fameuse phrase : " *Si mon coeur est*

français, mon cul est international " ? Comme elle l'écrit elle-même dans ses Mémoires : " On ne prête qu'aux riches... " A un enquêteur qui lui demande comment elle se sent, elle rétorque en tout cas : " Pas très résistante... " " Je résiste à la Résistance ", dira-t-elle aussi.

Après un an d'assignation à résidence et deux ans de procédure, elle s'en sort avec un " blâme " en 1946. Mais la voilà désormais " femme la plus évitée de Paris ". Les propositions de travail ne se bousculent pas. A la sortie des *Enfants du paradis*, en mars 1945, son nom ne figure même pas sur l'affiche ! Elle jouera cependant dans une vingtaine de films, de 1947 à 1963, mais rien qui soit à la hauteur de son talent. Elle triomphe heureusement au théâtre en 1949 dans *Un tramway nommé Désir* - obtenant juste qu'on change la dernière phrase : " *J'ai toujours suivi des étrangers* " en " *J'ai toujours suivi des inconnus* "... Jusqu'en 1966, elle jouera Achard, Tennessee Williams à nouveau, Félicien Marceau, Colette, Cocteau...

1966, la dernière épreuve : elle perd la vue. Jusqu'à sa mort, en 1992, elle ne connaîtra plus que les séances de lecture et les promenades avec ses amis ainsi que la radio écoutée à toute heure. Dans ses Mémoires comme dans ses derniers entretiens, pourtant, pas la moindre plainte. Jusqu'au bout la même élégance de gaieté et d'ironie. Pudeur face à la souffrance et au malheur, aptitude à les masquer sous un rire et un trait d'esprit : en cela aussi, Arletty est totalement, et merveilleusement, française.

www.celineenphrases.fr
mouls_michel@orange.fr

Cet e-mail a été envoyé à {{ contact.EMAIL }}
Vous avez reçu cet email car vous vous êtes inscrit sur CELINE EN PHRASES.

[Se désinscrire](#)



© 2019 CELINE EN PHRASES